

PRIX DE L'ABONNEMENT.
Edition Hebdomadaire.

POUR LES ETATS-UNIS... \$12.00 \$6.00 \$3.00 \$1.00
POUR L'ETRANGER... \$15.15 \$7.55 \$3.75 \$1.30
Les abonnements se soldent invariably d'avance

Le Numéro



Cinq Sous

PRIX DE L'ABONNEMENT.
Edition Hebdomadaire.

POUR LES ETATS-UNIS... \$12.00 \$6.00 \$3.00 \$1.00
POUR L'ETRANGER... \$15.15 \$7.55 \$3.75 \$1.30
Les abonnements se soldent invariably d'avance

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTÉRATURE.

PRO ARIS ET FOCIS

SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1827.

NOUVELLE-ORLÉANS, VENDREDI, 12 FEVRIER 1909

82ème Année.

Les Obsèques de Coquelin.

Discours de M. Rostand.

Paris, 30 janvier.

Du moins Coquelin nous aura quittés dans un décor de "Chantelet"... un décor mobile planté sur une terre nette et sonore, dans un air limpide et vif, sous un ciel charmant qu'éclairait un jeune soleil d'une gaieté atroce. Le contraste était terrible entre la vaste campagne immobile dans l'inquiétude du printemps et cette foule serrée, silencieuse, dans la consternation de la mort. Et tant de souvenirs s'attachaient à Pont-aux-Dames, au "verger de Coquelin", depuis que Waldeck Rousseau, en juillet 1903, vint poser la première pierre du château des rois détrônés et des étoiles en exil.

La cérémonie était fixée pour deux heures. Mais dès le matin, les fidèles amis s'approchaient silencieusement et respectueusement du portail ouvert. Ils entraient dans le parc blanc de givre. Ils s'arrêtaient dans la chapelle ardente installée dans le salon de la petite maison carrée où ils avaient reçu un accueil si joyeux. Puis, ils se promenaient de long en large, sur la route, en redoutant l'heure du dernier adieu. Et rien n'avait troublé le sommeil du mort, que le bruit des pas sur le gravier et l'humble sanglot du petit moulin qui comptait les dernières minutes au fond du jardin.

Mais les trains spéciaux apportèrent dans la petite gare deux longs cortèges d'artistes accablés par leur deuil. Et surgissant des cortèges, venues par Villiers-Montbarbin et Couilly, des automobiles s'alignèrent au bord de la grande route bordée de si beaux arbres insensibles. Peu à peu, devant le perron, la foule s'amassa discrète, retenant ses paroles et ses pas. Sur deux tables placées à la porte de la maison, des feuilles blanches se couvrirent de signatures. Et la cérémonie se déroula avec une simple ordonnance, en famille. Il n'y avait pas de visages connus ni de parents pauvres. D'illustres hommes politiques baisaient la tête et d'humbles petits comédiens levaient leurs yeux pleins de vraies larmes pour voir le cercueil qui pouvait enfermer leur maître. A côté de tous les amis de Paris, beaucoup de voisins mélaient leurs figures rougeaudes parmi les visages pâles.

La façade principale de la maison de Coquelin donne sur le jardin. Un escalier de pierre monte de la terrasse jusqu'à un balcon protégé par une marquise et formant un perron. Par cet escalier, quatre porteurs apportent le cercueil recouvert d'une immense gerbe de palmes vertes dissimulant le drap mortuaire. M. Jean Coquelin descend à son tour, accablé par une douleur qui boulesverse son visage. M. Gustave Coquelin et M. Hertz le suivent, lentement, et se rangent auprès de lui. Puis, M. Edmond Rostand, enveloppé dans une fourrure sombre qui double la pâleur de son front, se rapproche à leur suite du cercueil.

Comment dire tous ceux qui sont là ? Quatre mille personnes, au moins.

Discours de M. Edmond Rostand.

Après un premier discours, M. Edmond Rostand gravit lentement le perron et s'inclina devant le cercueil. Pendant quelques secondes, il demeura silencieux, s'efforçant de vaincre l'émotion que tous liaient dans ses yeux. Puis serrant d'une main fiévreuse les feuilles qu'il avait préparées, il lut d'une voix profonde, avec une simplicité tragique, ce magnifique discours :

HON. WILLIAM H. TAFT.



Photo by Moffatt Studio Chicago.

Ah ! comme je regrette aujourd'hui de n'avoir pas été entraîné, par le noble et cruel métier du journalisme, à trouver tout de suite, dans les pires malheurs, les paroles qu'il faut ! Mais je ne suis capable que d'être un ami désespéré, qui ne sait pas discipliner sa douleur. D'ailleurs, tous ceux qui pleurent ici, et qui n'ignorent pas dans quel raffinement tragique de circonstances je me suis vu arracher le meilleur des amis et le plus grand des interprètes, n'admettraient pas que j'eusse la force de lui dire un adieu trop long.

Oui, Coquelin fut un artiste d'un éblouissant génie. A cette heure, Molière et Beaumarchais le lui disent. Hugo et Banville le remercient d'avoir été don César de Bazan et Gringoire. Mais ce qui fut plus merveilleux encore, que l'art de cette âme, la conviction héroïque avec laquelle Coquelin portait une œuvre. Et quand, parmi nos pauvres œuvres contemporaines, il en avait adopté une, il la servait avec une conscience enthousiaste ; il ne pouvait souffrir qu'on en doutât, il l'imposait avec passion. Oh, mon Dieu, j'en sais, de ces œuvres, que vous admirez trop, Coquelin ! et que votre superbe amitié ne voulait pas situer à une distance assez

prudente des chefs d'œuvre. Mais je n'ai plus le courage de vous le reprocher aujourd'hui, et je sens bien que nous n'en retrouverons plus de ces comédiens fervents dont le défaut est de trop admirer ce qu'ils ont à dire.

Ah ! l'intrépide ami que vous étiez ! Des hommes d'Etat, et les plus grands, vous ont aimé. Je sais bien pourquoi : c'est qu'ils étaient émus, charmés, éblouis de tout ce que vous exigiez d'eux sans cesse, jamais pour vous, toujours pour les autres, et de toutes les choses justes et bonnes que votre voix impérieuse et gaie les forçait d'accomplir. Ceux qui ont exercé le pouvoir vous ont aimé, parce qu'ils connaissaient, à tout ce que vous leur demandiez, votre magnifique désintéressement.

Ah ! que cet homme était vivant ! Et il est là ! Qu'il dorme dans ce beau jardin ! Ses vieux comédiens le gardent. Et les poètes ont allongé près de lui dans le cercueil plus d'un personnage de rêve qu'ils viennent de renoncer à faire vivre.

Adieu, mon ami ! Je ne me consolera pas.

Après ces paroles qui pesèrent sur toute l'assistance et qui firent baisser les paupières comme de-

vant l'ombre d'un trophée incliné sur le cercueil, M. Edmond Rostand reprit d'une voix plus vibrante :

Les feuillets du poème que je vous avais donné, tout ému de vous voir attacher un prix que je ne pouvais comprendre, ces feuillets que vous touchiez encore le matin de votre mort, et auxquels vous m'avez fait l'honneur déchirant de devoir vos dernières joies, ces feuillets sont à vous ; ils sont à vous, c'est-à-dire, maintenant, à votre fils Jean. Lorsqu'en pleurant il les retrouvera dans vos papiers, lui seul décidera de leur destin.

Adieu, mon ami ! Je ne dois tant ! Il y a quelques jours, sur ce beau théâtre auquel vous aviez rendu sa splendeur, je voyais vos jeunes camarades répéter, et grouper leurs attitudes autour d'un vide qui vous attendait. Et vers ce vide, qui changeait mystérieusement de place selon la marche de la scène, vers ce vide où notre imagination dressait déjà votre chère et glorieuse silhouette, les regards et les répliques s'élançaient. Maintenant, la vie de ceux qui vous ont aimé ressemble à cette triste répétition : nous nous agitons, et il y a là, au milieu de nous, un vide auquel nous ne pourrions jamais cesser de parler.

Un sanglot nerveux secoua la foule oppressée par cette image et sentant nerveusement devant elle "le vide" que l'artiste allait laisser, lorsque le rideau de la terre l'aurait dissimulé pour toujours. Puis, des larmes jaillirent. Des dames portèrent précipitamment leur mouchoir à leur bouche pour étouffer le cri de douleur qui leur secouait la poitrine. Et l'on vit des hommes habitués aux plus fortes émotions détourner lentement la tête pour cacher leurs larmes...

Enfin, M. Dujardin-Beaumetz, en quelques phrases éloquentes, apporta l'hommage du gouvernement :

Par ses talents, il a bien servi son pays, celui qui, dans sa patrie, sut exalter tous les nobles sentiments et toutes les ardeurs généreuses et qui, par son interprétation de nos chefs-d'œuvre, augmenta à l'étranger le rayonnement du génie national.

Les discours étaient terminés. Cinq porteurs soulevèrent le cercueil, et le cortège s'ébranla, dans un silence accablant. L'abbé Binet, curé de Couilly-Saint-Germain, suivait le char mortuaire en chantant les prières des morts. Le long de la grande route, à travers les deux rideaux d'arbres, ces obsèques d'un artiste glorieux

avaient une simplicité émouvante.

A voir le char très simplement orné de draps portant l'initiale C et les deux assistants en surplus qui accompagnaient le prêtre couvert de l'étole, à voir l'escorte des pompiers, on eût dit un modeste enterrement de campagne. Mais derrière M. Jean et Gustave Coquelin et M. Henri Hertz, un cortège merveilleux accompagnait le mort et disait quelle était sa gloire. En rangs pressés, les amis et les admirateurs de l'artiste lui rendaient un dernier hommage. Aux vitres du réfectoire de la Maison des comédiens, une vieille femme regardait passer le cortège avec une expression de douleur indicible. Le soleil d'ironique gaieté éclairait de beaux visages de femmes pâles par l'émotion. Sa lumière jouait sur les touffures de loutre et sur les chapeaux de soie. Le luxe de Paris s'humiliait à travers la campagne, pour respecter la mort. Et les habitants de Couilly-Saint-Germain comprenaient l'enseignement de ce cortège auquel ils mélaient leur respect reconnaissant.

Dans la petite église au vaisseau étroit comme un cercueil, la cérémonie fut brève, ainsi qu'une halte avant le cimetière. Des voix timides soutenues par un modeste harmonium lancèrent les chants liturgiques, coupés par cette tragique invocation du "Pater Noster". Puis le défilé reprit, d'abord à travers l'église claire, puis sur le parvis et le long du chemin creux qui conduit au cimetière. Alors, on oubliait la gloire de Coquelin pour ne plus songer qu'à sa bonté, car ce n'était plus l'illustre artiste qui allait disparaître, mais le camarade, l'ami, le protecteur.

Le cimetière de Couilly-Saint-Germain est presque perdu dans la campagne. Le caveau des comédiens n'a pas encore de monument et cependant il abrite déjà dix cercueils, et des couronnes sont gelées autour de la fosse, les couronnes apportées, l'autre quinzaine, à Zulma Bouffar. Il a été décidé que le corps de Coquelin reposerait auprès de ses vieux camarades jusqu'à ce qu'il soit inhumé dans le parc de Pont-aux-Dames.

M. Jean Coquelin, son oncle M. Gustave Coquelin, M. Hertz et les membres de la famille et les artistes de la Porte-Saint-Martin se rangèrent à la porte du cimetière et reçurent les condoléances de leurs amis qui regagnaient lentement leurs voitures, qui devaient se hâter vers la gare.

Le soleil, au fond du ciel laiteux, n'était plus qu'un globe rouge. De l'étroite vallée du Grand-Morin un brouillard s'élevait qui rejoignait les premières ombres de la nuit. Ce fut un retour vers Paris où chacun reconnut silencieusement le symbole de cette journée.

A midi, il fallait cette lumière pour voir une dernière fois le triomphateur et l'ami ; la mélancolie du soir et la victoire de l'hyver nocturne nous pénétraient davantage de sa perte irréparable.

L'état de Blanche Walsh.

Kansas City, 11 Fév.—Selon toutes probabilités Blanche Walsh, l'actrice qui est retenue à l'Hôpital Universitaire de cette ville par une violente maladie d'estomac, ne reparaitra pas sur la scène cette saison. Les médecins considèrent toujours son état alarmant.

Les membres de la troupe de Mlle Walsh ont quitté New York aujourd'hui, ses engagements à St-Louis et à Kansas City ayant été révisés.

La naissance de Lincoln.

Washington, 11 février.—Le Congrès a voté aujourd'hui une résolution proclamant le 12 février comme jour férié légal dans le District de Colombie, pour honorer l'anniversaire de naissance d'Abraham Lincoln.